

Jane Kersaint était une superbe fille de dix-huit ans, point jolie, mais gentille à croquer, avec sa tournure de Parisienne coquette et son minois chiffonné, où des lèvres provocantes riaient toujours en montrant toute une rangée de petites dents blanches, bien capables, ma foi, de tourner la tête à plus d'un. Ajoutez une fort belle dot à ces agréments physiques, et vous aurez une idée du cortège d'adorateurs entourant mademoiselle Jane, lorsqu'elle faisait son apparition dans les salons, en compagnie de sa mère, une veuve d'une quarantaine d'années, charmante encore, et femme d'esprit.

Parmi tous les aspirants, un des plus amoureux, sinon des plus empressés à faire sa cour, était bien, sans contredit, le jeune vicomte Charles-Emile de Beaurepaire, un beau garçon, aimable, bien élevée et possédant une fortune colossale.

Amoureux fou, on le voyait partout où se trouvait Jane, suivant la jeune fille d'un long regard, dans ses moindres mouvements ; son cœur tout entier passait dans ses yeux, et, cependant, ses lèvres demeuraient closes, cadencées par une sotte timidité.

Il restait là, dans quelque coin de salon, regardant passer l'adorée que la valse emportait, à demi abandonnée aux bras d'un cavalier dont elle écoutait, avec un sourire distrait, les madrigaux plus ou moins fades et plats. Elle parle, elle répond, tenez, elle secoue sa jolie tête d'un air mutin, et le vicomte se mord les lèvres de dépit, lui qui l'adore avec toute la fougue d'un jeune amour et qui n'ose le lui dire.

Ah ! c'est vraiment trop bête. Depuis six mois, il fréquente la maison de la mère, ne manquant pas un de ses lundis. Très bien, la mère, il a fait sa conquête, il n'est pas timide avec elle, ah mais ! du tout. Avec la fille, c'est différent. A peine lui a-t-il dit : — Mademoiselle, je suis heureux de vous présenter, etc., etc., la phrase banale et obligatoire, pa-ta trac, tout le bel échafaudage de phrases qu'il avait préparé s'écroule, et le voilà Saint-Jean comme devant, obligé de se retirer avec un cérémonieux salut.

Un jour, cependant, il se dit qu'après tout, il était bien, de sa personne, fort riche, ce qui, de nos jours, est un bon appoint, capable de rendre une femme heureuse, partant point à dédaigner. Il résolut donc de frapper un grand coup, et d'ouvrir son cœur à la mère de son idole.

Madame Kersaint l'accueillit bien ; un vicomte et un homme riche, cela ne se trouve pas tous les jours. Le jeune homme fut promu au grade d'aspirant et invité à faire sa cour.

Hélas ! il n'eut pas le temps d'employer grande séduction. Jane, avertie par sa mère, éclata d'un joli rire perlé en s'écriant :

— Moi, la femme du vicomte ; mais il n'osera jamais m'avouer son amour.

— Il a cependant demandé la main, répartit madame Kersaint, c'est un bon parti, il est fort riche.

— Tu peux même ajouter qu'il est bien de sa personne, dit Jane, qui hésita une seconde pour s'écrier bientôt : non, décidément, il trop timide, et, pour un homme, la timidité frise la bêtise.

Le refus était sans appel. Jane ayant été habituée, dès son bas âge, à voir accueillis tous les caprices qui passaient dans sa tête de linotte.

Madame Kersaint fut donc obligée de dire au vicomte que sa fille se trouvait encore trop jeune pour enchaîner sa liberté par un mariage, les chaînes fussent-elles de fleurs ; elle engagea néanmoins le jeune homme à continuer ses aimables visites, assurant que Jane ne manquerait point de le remarquer lorsqu'elle se déciderait à devenir fiancée.



*Je vous demande si on est obligé d'aimer le whist lorsqu'on aime aussi la fille de la maison.*

La mère, en femme pratique, croyait prudent de garder l'amoureux sous la main. Jane réfléchirait peut-être, et, alors, l'époux serait tout prêt, trop heureux d'une telle faveur.

La chose s'ébruita, et, bientôt, on se chuchota, entre deux valses, que le riche Charles-Emile de Beaurepaire venait de se voir repousser par mademoiselle Jane Kersaint.

— Pourquoi ?

Les femmes étouffaient de petits rires derrière leurs éventails, et répondaient en se trémoussant :

— Il est trop timide, pour un homme, c'est bête.

Le propos vint aux oreilles du vicomte. Il en fut vexé.

Eh quoi, sa sotte timidité lui valait cette humiliation ! C'était par trop bête ! Aussi se jurait-il de la surmonter et de forcer mademoiselle Jane, non à lui donner sa main, mais à demander la sienne.

II

M. de Beaurepaire continua donc de fréquenter assidument le salon de madame Kersaint, sans jamais marquer, à l'endroit de sa fille, le moindre dépit. Madame Kersaint le trouvait de plus en plus charmant, elle le traitait en ami, l'invitant même à ses petits jours, les jours des intimes ; volontiers, elle lui demandait conseil ; pour un peu, elle l'aurait prié de faire ses commissions. Il était si bon garçon et, avec cela, si timide !

Le jeune homme acceptait tout, attendant sa revanche ; le hasard le servit bien, car un beau jour, pendant que madame Kersaint lui disait en minaudant :

— Je suis désolée, vicomte, M. un tel vient de mourir : c'était le maître-musique de ma fille, et je ne sais vraiment comment le remplacer. Je voudrais un homme sérieux, pas trop jeune, pas trop beau, enfin, vous comprenez...

— La chose tombe au mieux, répondit le vicomte en plissant ses lèvres dans un fin sourire ; je connais un artiste distingué, de trente-huit à quarante ans, honorable s'il en fut, et avec lequel vous n'aurez rien à craindre.

— Ce cher vicomte, il va vraiment me tirer d'un grand embarras ; mais je vous suis bien reconnaissante. Quand m'enverrez-vous ce nouveau professeur ?

— Demain, si vous voulez.

— Entendu. C'est Jane qui va être heureuse, elle adore la musique, cette enfant, elle a beaucoup de talent, vous savez, et voilà deux grands mois qu'elle ne travaillait pas.

M. de Beaurepaire se leva, salua :

— Trop heureux, madame, de vous être agréable.

Et il sortit.

III

Le lendemain, le professeur annoncé se présente à madame Kersaint, avec une carte du vicomte Charles-Emile le recommandant chaleureusement.